

Salem Chaker

Université d'Aix-Marseille

## **BERBÈRE ET AFRO-ASIATIQUE: RÉFLEXIONS DU BERBÉRISANT**

### **0. Un intérêt renouvelé**

Au cours des dernières décennies, la question de l'origine géographique et de la diffusion des langues chamito-sémitiques ou afro-asiatiques a été revisitée par de nombreux spécialistes, linguistes et préhistoriens – néolithiciens et spécialistes de l'art rupestre notamment. Les progrès de l'archéologie préhistorique, de l'anthropologie biologique puis de la génétique ont semblé pouvoir apporter des éléments d'éclairage nouveaux sur ces questions. Le berbère n'a pas été oublié dans cet intérêt renouvelé et, la thèse ancienne et classique d'une origine proche-orientale a été largement abandonnée au profit de théories « africaines », est- ou centre-africaines (parfois aussi Sahara central). Le poids de la préhistoire dans ces théories est décisif et l'approche critique, linguistique et sociolinguistique, que l'on voudrait développer ici commencera par quelques mises au point et rappels sur la dimension préhistorienne du problème.

Cette question est à la croisée de disciplines diverses : préhistoire, anthropologie physique/génétique, anthropologie culturelle, linguistique... Le spécialiste de chacune de ces disciplines est souvent tenté de s'appuyer sur des données empruntées aux disciplines voisines, sans en avoir une maîtrise globale, en ayant tendance à les durcir, à prendre de simples hypothèses pour des résultats acquis, alors que bien souvent, elles sont déjà obsolètes, ou purement conjecturales ou non admises par la majorité des spécialistes du champ scientifique concerné. On ne perdra pas de vue que dans toutes les disciplines impliquées, la diversité des thèses et hypothèses est grande, et la marge d'incertitude considérable. Même sur des questions cruciales d'anthropologie préhistorique le débat est permanent et les thèses « admises » sont renouvelées quasiment toutes les décennies<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Les ouvrages de référence de G. Camps (1974, 1982...), sur bien des points, sont eux-mêmes largement dépassés : sur la question de l'art préhistorique (qui, pour lui, était absent chez les Ibéromaurusiens et était d'origine capsienne) ; sur l'extension géographiques de la culture

Il n'est pas non plus inutile de rappeler que technicité et/ou érudition n'est pas du tout un gage de validité scientifique. La plupart des disciplines impliquées mettent en œuvre des méthodes et techniques d'investigation hautement sophistiquées – la génétique de populations, les techniques de datation absolue... Mais la technicité ne constitue pas en elle-même un élément de démonstration : ce n'est qu'un outil dans une chaîne argumentative et les conclusions restent totalement dépendantes des hypothèses de départ, des conditions de mise en œuvre et de l'interprétation des résultats, aspects qui eux sont toujours fortement déterminés par « les opinions ambiantes », l'idéologie, les opinions individuelles, voire les positions et enjeux académiques... Cette question des « origines » et « filiations » des groupes humains et des langues exige une grande prudence et on renverra au préhistorien Gabriel Camps qui, quelles aient été ses convictions et positions sur le sujet de l'origine des Berbères et de la langue berbère, invitait à la pondération :

« Quand on fait le bilan de nos misérables connaissances des industries préhistoriques, on comprend combien ces recherches [sur les origines] sont spéculatives et souvent gratuites... » (1974, p. 190).

La réflexion critique, *a priori* et *a posteriori*, est indispensable et il serait illusoire de penser trouver une réponse univoque et simple par la seule mobilisation de moyens techniques, fussent-ils ceux de la génétique moléculaire, qui elle-même fait l'objet de débats et controverses très vives entre spécialistes.

Il n'est peut-être pas non plus inutile de rappeler qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre génétique, langue et culture. La chose est tellement évidente – il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles sur le monde contemporain – qu'on ne reviendrait pas sur une telle proposition qui, pour les linguistes, peut apparaître comme un truisme, si on ne rencontrait très fréquemment, sous la plume d'éminents spécialistes, préhistoriens ou protohistoriens, des thèses et formulations qui laissent penser ou affirment carrément le contraire. Redisons-le fermement :

– Des populations peuvent parler la même langue ou des langues apparentées sans du tout avoir le même patrimoine génétique.

– Symétriquement, des populations peuvent être génétiquement très proches, voire strictement identiques, et parler des langues totalement différentes, n'appartenant même pas à la même famille linguistique.

– Il en va de même pour la culture, matérielle ou immatérielle : identité ou parenté de langue n'implique aucunement proximité des cultures et,

---

capsienne... On évoquera aussi, à un niveau plus global, le renouvellement constant des datations et des filiations à l'intérieur du genre *Homo*, ou le débat sur le statut (espèces distinctes ?) des Néandertaliens et des Cro-Magnons...

inversement, communauté de culture n'implique pas communauté linguistique et/ou génétique.

On veillera donc à ne pas faire dire à la notion de « culture » ou « civilisation » au sens où les préhistoriens emploient ces termes plus qu'elle ne signifie. Pour ce qui est de l'Afrique du Nord préhistorique, le concept de « culture ibéromaurusienne » ou « capsienne » ou tout autre *ne nous apprend strictement rien sur la langue des populations concernées*. Ces « cultures préhistoriques », qui sont identifiées exclusivement par des objets, des techniques, des pratiques laissant une trace matérielle (alimentation, rites funéraires, décors...), peuvent parfaitement avoir été diffusées sur des aires immenses et avoir été adoptées par des populations de langues et de patrimoines génétiques totalement différents.

Il est impossible de tirer quelque conclusion tranchée que ce soit quant à la langue à partir des données culturelles ou anthropologiques/génétiques. Tout au plus peut-on les considérer comme des indices ouvrant la porte à des hypothèses.

La conséquence de ces quelques rappels et mises au point s'impose d'elle-même : le fait que la langue berbère appartienne indiscutablement à la famille afro-asiatique :

– n'implique pas que les Berbères soient génétiquement apparentés aux/à d'autres populations de langues afro-asiatiques ou en soient issus, ni que celles-ci, prises dans leur globalité, soient homogènes au plan génétique ;

– que les Berbères aient nécessairement migré vers l'Afrique du Nord à partir d'une autre région du « monde afro-asiatique ».

Ce sont des possibilités, mais cela ne peut être posé comme un postulat ou des faits acquis, comme semblent le penser beaucoup d'auteurs, anciens et récents, tenants de la thèse « proche-orientale » ou des thèses « africaines ». Ce sont tout au plus des hypothèses de travail.

## **1. Quelques rappels sur le peuplement autochtone de l'Afrique du Nord**

Les populations d'*Homo sapiens sapiens* constituées de Cro-Magnons africains du type «Mechta-Afalou» (ou «Mechta el-Arbi») porteurs de la culture «ibéromaurusienne» sont en place à partir de – 20.000 BP et couvrent de manière homogène l'ensemble de l'Afrique du Nord tellienne (la bande côtière méditerranéenne). À partir de – 8.000 BC apparaissent, d'abord sur un territoire plus continental et plus méridional, des Proto-méditerranéens, associés à la culture dite «capsienne» (de *Capsa*, actuelle Gafsa en Tunisie), qui remplacent progressivement les premiers et qui semblent être à l'origine de l'essentiel du peuplement « méditerranéen » actuel de l'Afrique du Nord.

Il n'y a pas de rupture chronologique ou anthropologique, ni de disjonction « sociologique » radicales entre les «Ibéromaurusiens» et les «Capsiens»<sup>2</sup>. Il est établi que les «Ibéromaurusiens» et les «Capsiens» ont vécu de manière concomitante et parfois sur les mêmes sites ; ce qui jette d'emblée le doute sur la thèse de deux populations nettement distinctes et donc sur celle d'une « importation du proto-berbère » par des immigrants de culture capsienne. Par ailleurs, l'espace primitif capsien est plutôt réduit, et assez bien délimité, par rapport à celui de l'ibéromaurisien : alors que le premier est clairement tellien, de l'Est algérien au Maroc atlantique, le second est « essentiellement continental. C'est une civilisation des Hautes-Plaines. » (Grébénart, *EB XII*, 1993, p. 1760).

On rappellera que Gabriel Camps, dans son ouvrage de synthèse sur la préhistoire de l'Afrique du Nord (1974, p. 190-194), tout en souscrivant à la thèse d'une origine extérieure de ces Proto-méditerranéens capsien, le fait avec une grande prudence et après avoir précisément exposé les deux autres thèses existantes : celle d'une origine européenne (Italie/Sicile : Vaufrey), celle d'une origine est-africaine (Balout, notamment). Et il conclut sa revue critique des trois hypothèses, dont aucune ne lui apparaît radicalement indéfendable, de manière très mesurée :

« Nous trouvons donc dans le capsien, dont l'origine première semble bien être le Proche-Orient, des affinités méditerranéennes, africaines et orientale... » (p. 194).

En réalité, il n'existe aucune donnée décisive qui permette de faire venir de l'extérieur (Proche-Orient ou Afrique de l'Est) ces Proto-Méditerranéens d'Afrique du Nord et G. Camps lui-même écrivait expressément :

« Mais apparition – au sens archéologique du terme – ne signifie pas nécessairement arrivée. Il serait, par ailleurs, anti-scientifique d'établir des barrières infranchissables entre les industries épipaléolithiques reconnues en Afrique du Nord, même si elles ne sont pas contemporaines. Les traditions techniques survivent à ce que nous appelons exagérément des 'civilisations'. C'est ainsi que l'opposition établie entre Ibéromaurisien et Capsien est bien plus didactique qu'universelle. » (1974, p. 190).

Car, d'une part, à cette charnière épipaléolithique/néolithique ancien, la situation au plan des cultures préhistoriques est bien plus complexe que le seul binôme Ibéromaurisien / Capsien – il y a d'autres 'cultures', sahariennes et présahariennes notamment (cf. Camps 1974, chap. I à IV) ; d'autre part, il n'y a pas de continuum territorial et chronologique, anthropologique ou culturel, établi avec les Proto-méditerranéens du Moyen-Orient (Natoufiens) ou avec

---

<sup>2</sup> Que les préhistoriens nous pardonneront de parler ici et dans la suite de ce texte, par pure commodité terminologique, de "Capsiens" et "Ibéromaurusiens" pour désigner ces populations alors que ces deux termes, *stricto sensu*, n'identifient que des cultures.

l’Afrique de l’Est. Pour sa part, G. Camps excluait absolument une émergence locale des Proto-méditerranéens capsisiens :

« Il semble impossible que le type humain méditerranéen se soit différencié à partir des hommes de Mechta el-Arbi » (1974, p. 190).

Pourtant, il existait antérieurement d’autres cultures largement et solidement installées en Afrique du Nord et au Sahara, notamment l’Atérien, dont on ne sait rien du devenir et peu de choses du support anthropologique ; pourtant, on a reconnu depuis longtemps des formes évoluées et gracilisées du type humain ‘Mechta El-Arbi’ porteur de la culture Ibéromaurusienne... Ce qui rappelle l’extrême difficulté qu’il y a construire des théories sérieuses du peuplement d’une région aussi vaste sur la base de données aussi fragmentaires et lacunaires.

Au regard de la faiblesse des arguments en faveur d’une arrivée de l’extérieur, la thèse d’une évolution anthropologique *in situ* est au moins aussi plausible que celle d’une migration. En tout état de cause, la question de l’origine des Proto-méditerranéens nord-africains ne peut être dissociée de celle, plus générale, du peuplement de l’ensemble de la périphérie méditerranéenne, Est, Nord et Sud, puisque « ce type humain se retrouve sur les trois continents qui bordent la Méditerranée » (Camps, *ibid.*), pour laquelle on attend toujours une théorie globale satisfaisante.

On peut certes envisager que de petits groupes de Proto-méditerranéens capsisiens, porteurs du proto-berbère, se soient mélangés aux Ibéromaurusiens et leur aient imposé leur langue. Mais la thèse inverse est tout aussi défendable : les Capsisiens ont été absorbés par les Ibéromaurusiens dont ils ont adopté la langue. Enfin, et surtout, rien ne permet de postuler que les deux groupes de populations ne parlaient pas (déjà) la même langue ou des langues proches ! L’existence de sites occupés conjointement par des Ibéromaurusiens et des Capsisiens va plutôt dans ce sens. Enfin et toujours, il conviendrait d’établir l’origine extérieure des Capsisiens sur des bases archéo-anthropologiques qui autoriseraient une filiation avec des Proto-méditerranéens plus anciens, Natoufiens ou autres. En fait, il s’agit d’un postulat qui repose sur le raccourci d’argumentation suivant : *il existe vers – 10.000 des Proto-méditerranéens en cours de néolithisation (Natoufiens) au Moyen Orient ; des Proto-méditerranéens sont identifiés en Afrique du Nord à partir de – 7.000 : les seconds doivent donc dériver des premiers.*

Or, au moins deux indices culturels cruciaux – la néolithisation et l’art – tendent à montrer qu’une telle filiation est quasiment impossible.

### **Sur la culture néolithique**

Les travaux récents tendent à faire remonter très haut le début de la néolithisation en Afrique du Nord et au Sahara (désert égypto-libyen, Sahara central, Sahara atlantique), la repoussant à des dates qui la rendent quasiment

contemporaine des néolithiques les plus anciens du Moyen-Orient ou d'Afrique de l'Est, notamment si l'on retient la céramique comme paramètre de la néolithisation. Les recherches les plus récentes montrent ainsi qu'il a existé des pôles nord-africains et sahariens très anciens et autonomes de domestication de certaines espèces animales (bovins) et de plantes (mil, millet, sorgho ; cf. le très important dossier « Néolithisation – Néolithique » réuni dans l'*EB* XXXIV, 2012, notices N40 à N49).

Surtout, il est impossible d'attribuer aux Proto-méditerranéens capsien l'*importation* de la néolithisation car les formes les plus anciennes de la culture capsienne appartiennent encore au paléolithique :

« Les Capsiens vivaient en prédateurs ; il n'existe aucune preuve d'une agriculture rudimentaire ou de l'élevage de certaines espèces » (Grébénart, *EB* XII, 1993, p. 1765-1766)...

La néolithisation des Proto-méditerranéens s'est donc faite *in situ* et ne résulte pas de l'importation d'une culture néolithique déjà constituée (cf. Grébénart, *ibid.*, p. 1767 et le dossier « Néolithisation – Néolithique », *EB* XXXIV, 2012). On ne voit pas très bien comment les Proto-méditerranéens *paléolithiques* d'Afrique du Nord, apparaissant à partir de – 7.000, pourraient provenir de Proto-Méditerranéens du Moyen-Orient ou d'Afrique de l'Est, *néolithisés* autour de – 10.000 ! Par voie de conséquence, la thèse implicite ou explicite d'une importation du proto-berbère en Afrique du Nord par des Proto-méditerranéens *grâce à la supériorité que leur aurait donné la maîtrise de techniques néolithiques* n'a aucun fondement. Cela n'exclut d'ailleurs pas qu'ils aient néanmoins été les porteurs/diffuseurs du proto-berbère, mais le processus de néolithisation et de diffusion linguistique serait alors purement local et non importé.

### Sur l'art préhistorique

Les dernières découvertes (Hachi 2000, 2002, 2003) remettent totalement en cause la thèse selon laquelle les Proto-Méditerranéens capsien seraient les inventeurs (voire les importateurs) de l'art en Afrique du Nord ; des figurines de terre, datées de – 15 à – 17.000 (BP), ancrent clairement l'art nord-africain dans l'Ibéromaurusien et anéantissent la thèse d'un lien entre « la naissance de l'art et la civilisation capsienne », encore défendue par Camps (1974, p. 172 *et sq.*), et a fortiori celle d'un lien entre apparition de l'art et un néolithique exogène qui lui était associée.

Sur la base des données actuellement établies, on peut donc affirmer que les théories qui font venir les Berbères/le berbère d'un « ailleurs », africain ou moyen-oriental, restent de pures hypothèses ; on ne peut évidemment les exclure en tant que telles, mais aucune donnée concrète solide ne vient pour l'instant

les étayer. Et même si l'on parvenait à démontrer l'origine extérieure des Proto-méditerranéens nord-africains :

a) Leur diffusion à l'ensemble de l'Afrique du Nord a été très progressive (cf. Camps 1974 et Grébénart, *EB XII*, 1993, notice C20) – et s'est opérée sur un substrat anthropologique et culturel ibéromaurusien antérieur bien installé, avec lequel ils se sont nécessairement mélangés. Leur apport génétique a donc été nécessairement partiel.

b) Leur identification comme population porteuse du proto-berbère n'en resterait pas moins une simple hypothèse, dépendant totalement de la théorie retenue quant au berceau originel de l'afro-asiatique. Et, l'on sait combien les thèses sont diverses et contradictoires à ce sujet.

c) Enfin, la lenteur même de leur diffusion sur l'ensemble de l'Afrique du Nord (plusieurs millénaires) fait difficulté au regard de l'unité structurale profonde du berbère et de l'absence de traces positives de substrat(s) pré-berbère(s) (voir *infra*). D'autant que les îles Canaries, où le type humain ibéromaurusien s'est maintenu le plus tardivement, semblent bien avoir eu le berbère (ou une langue très proche) comme langue avant la conquête européenne. Donnée qui pourrait être interprétée comme l'indice que les Ibéromaurusiens parlaient déjà le (proto-) berbère...

Toutes ces considérations confirment que les données préhistoriques, anthropologiques ou archéologiques « ne parlent pas » et qu'il est très aventuré d'en tirer quelque conclusion que ce soit en matière de langue.

## **2. Les données linguistiques**

Existe-t-il des traces positives d'un substrat pré-berbère en Afrique du Nord ? Traces qui pourraient étayer la thèse d'une origine extérieure de la langue. A ce jour, aucune donnée sociolinguistique (témoignages anciens), linguistique proprement dite ou onomastique (notamment toponymique), n'a jamais permis d'établir avec certitude l'existence d'une composante à la fois *pré-* et *non-*berbères en Afrique du Nord.

### **Des traces sociolinguistiques?**

En contact précoce avec toutes les grandes civilisations scripturaires et dominantes de la Méditerranée, l'Afrique du Nord est une région bien documentée et connue depuis longtemps. Or, ni les sources égyptiennes, ni les sources grecques (depuis Hérodote), ni les abondantes sources latines et arabes, ne font mention – en dehors des entités ethnoculturelles allogènes historiquement documentées – de la présence en Afrique du Nord d'un autre peuple et d'une autre langue indigènes que les Berbères et le berbère. Au contraire, toutes les sources anciennes sont unanimes et explicites (de Salluste à Ibn Khaldûn en

passant par St. Augustin) : le peuplement et la langue autochtones de l'Afrique du Nord sont berbères. Il paraît assez improbable que tous ces observateurs et descripteurs aient pu laisser échapper l'existence, même résiduelle, d'une langue autre que le berbère.

### **Des traces onomastiques?**

Le fond du matériau toponymique de l'Afrique du Nord est berbère, y compris, aujourd'hui, dans les régions les plus profondément arabisées. Les éléments non-berbères détectables sont quasiment toujours attribuables à une langue historiquement attestée (punique, latin, arabe et français, voire langues négro-africaines sur les franges sud du monde berbère). Dans le corpus toponymique, et cela à toutes époques, ce qui n'est pas clairement assignable à une langue allogène historiquement identifiée peut/doit être rapporté au berbère, même si les étymologies et interprétation restent souvent obscures et problématiques. Même durant les périodes de très forte domination linguistique et culturelle allogène (périodes romaine et arabe notamment), derrière un couche ajoutée étrangère, on détecte facilement la nappe (substrat et adstrat) berbère, y compris dans le domaine de l'anthroponymie (Chaker 1984 et 1985 et *EB* XXXV, 2013, notice O16).

### **Des traces linguistiques (lexicales)?**

L'hypothèse d'une origine extérieure du berbère, quelle que soit la configuration précise retenue – à partir du Proche-Orient ou de l'Afrique de l'Est/ sous la forme d'une arrivée significative et d'un renouvellement de population ou d'une diffusion plus perlée (diffusion par irradiation progressive défendue notamment par O. Durand 1993) –, suppose le maintien dans le lexique berbère, en particulier pour les réalités écologiques locales, d'un vocabulaire local «pré-berbère» ; vocabulaire relicte qui, par définition, ne serait pas afro-asiatique. C'est sans aucun doute là l'une des fragilités les plus évidentes de toutes les thèses diffusionnistes concernant les origines berbères : personne n'a jamais pu cerner ce noyau lexical pré-berbère, qui permettrait d'étayer la thèse d'une « arrivée du proto-berbère » sur un substrat *non- et pré-berbère*. Même ceux qui ont défendu ce genre de thèses avec le plus de constance – comme Werner Vycichl (1982, 1983...), qui soutenait que le berbère était une langue «mixte» (grammaire proto-sémitique / lexique « méditerranéen ») – en restent au stade de la simple affirmation, sans apporter aucun élément concret de démonstration.

Or, il ne fait pas de doute que l'essentiel du stock de racines lexicales du berbère renvoie à des formes afro-asiatiques. On a montré dans un examen systématique de la structure de la racine et du système phonologique (*Cf.* Chaker 1995/b, chap. 16 et 2003a) que dans l'ensemble afro-asiatique la spécificité

du lexique berbère est plus apparente que réelle. C'est aussi ce que montrent, à grande échelle, les reconstructions de Karl G. Prasse dans son *Manuel de grammaire touarègue*. Rien ne permet d'établir une origine non afro-asiatique du lexique berbère – dans sa composition globale ou, de manière plus spécifique, dans certains champs lexico-sémantiques – et, en tout cas, d'identifier un stock, même restreint, de formes lexicales que l'on pourrait assigner à un substrat *non* et *pré*-berbère identifié.

### Le substrat « Méditerranéen » (lexique et onomastique)

Depuis longtemps<sup>3</sup>, on a signalé l'existence de matériaux lexicaux et onomastiques dont l'aire de diffusion couvre tout ou partie de l'espace méditerranéen, au sud (aire berbère) et au nord de la Méditerranée occidentale. Ainsi, des noms de fleuves ou cours d'eau fondés sur des séquences consonantiques *GR* ou *SR/ZR* se retrouvent aussi bien en Afrique du Nord qu'en Europe occidentale. Des ressemblances avec des matériaux ibériques, latins, grecs, sardes surtout, ont été signalées. Des noms de plantes spontanées se retrouvent également en latin, en grec... Par ex. : *ifilku*, «fougère» / latin *felix, filica* ; *ikiker*, «pois-chiche» / latin *cicer* ; *aliw*, «olivier sauvage» / latin *olea* < grec ; *tabuda*, «massette, typha» / latin *buda* ; *tayda*, «pin» / latin *taeda* ... L'origine de beaucoup de ces mots dans les langues indo-européenne est considérée par les spécialistes comme «inconnue», *i.e.* comme *non indo-européenne*.

On y a souvent vu la traces d'un substrat « méditerranéen », pré-indo-européen, qui renverrait à une strate linguistique « euro-méditerranéenne », voire « euro-africaine », dans lequel la position du berbère reste ambiguë. Comme l'on sait, l'origine de ces théories est ancienne et remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle avec des savants comme H. Schuchardt qui ont attiré l'attention sur des faits de diffusion lexicale à très grande échelle, où le berbère et le basque sont souvent associés. Certains auteurs ultérieurs ont défendu l'idée d'une nappe linguistique ancienne centrée sur la Méditerranée, dont le basque et le berbère, mais aussi le corpus toponymique circum-méditerranéen, pourraient être les témoins, ou à tout le moins conserver des traces, et qui réunirait l'ensemble des langues pré-indo-européennes de la périphérie méditerranéenne et l'afro-asiatique (étendu au tchadique). H. G. Mukarovsky, l'un des auteurs les plus engagés dans cette direction, a utilisé des matériaux berbères et basques pour étayer la thèse d'un «euro-saharien».

Les bases linguistiques de ces tentatives de regroupements larges sont toujours très fragiles et contestables. Des critiques sévères ont été adressées aux tentatives de Mukarovsky par les chamito-sémitisants et les africanistes. Soumis

---

<sup>3</sup> Voir notamment les travaux de Bertoldi, Hubschmid, Terracini, Wagner...

à la critique du berbérisant, la grande majorité des rapprochements avancés dans l'optique berbère/basque ne peut être que rejetée : la critique étymologique préalable, interne au berbère, n'ayant pas été faite, on met trop souvent en relation des lexèmes dont les ressemblances (signifiantes et signifiées) sont purement superficielles et secondaires.

Une certaine communauté des peuplements et des langues de l'Europe occidentale et du Nord de l'Afrique dans les temps paléolithiques n'est pas une idée absurde, mais les traces linguistiques en sont tellement ténues et problématiques qu'il sera, sans doute pour longtemps difficile, voire impossible, d'en administrer la preuve sur la base des méthodes admises de la linguistique historique et comparée. Le question renvoie à des époques préhistoriques anciennes pour lesquelles la linguistique historique est peu armée et rencontre des limites probablement infranchissables<sup>4</sup>. Sur ce terrain, on en a arrive vite aux convictions d'auteurs, même chez les spécialistes les plus érudits.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses « transcontinentales », anciennes ou récentes, le caractère *non-indoeuropéen* de ce petit stock lexical et toponymique est souvent bien établi. En revanche, la proposition symétrique est loin d'être établie : il n'est pas du tout démontré que ce matériel n'est pas berbère ! En dehors des cas de diffusion lexicale avérés, la plupart des termes concernés peuvent recevoir une étymologie proprement berbère ou, à tout le moins, être rapprochés de racines ou formes berbères voisines par la forme et le sens, sans qu'il soit nécessaire de postuler un « mystérieux substrat méditerranéen pré-berbère » : c'est, par exemple, le cas des hydronymes de type *GR*, de *tabuda/buda*, de *aliw/olea...* (cf. Chaker, *EB XXXIV*, 2012, notice N58b ; *EB XXXV*, 2013, notice O16).

Pour ce qui est des plantes, arbres et arbustes, s'agissant de réalités endémiques en Afrique du Nord, l'hypothèse d'une origine berbère ne peut être a priori écartée. Les Berbères connaissaient ces végétaux bien avant les Indo-européens, qui n'en ont découvert la plupart qu'en arrivant sur les rives de la Méditerranée (au plus tôt à la fin du III<sup>e</sup> / début du II<sup>e</sup> millénaire avant J.C.). D'autre part, beaucoup de ces termes sont pan-berbères ou très largement attestés à travers l'espace berbère, et ont donc de fortes chances d'appartenir au fond lexical primitif de la langue. Dans quelques cas, des indices internes et externes plaident en faveur de leur origine berbère : ainsi *tabuda*, «massette, typha» (variété de roseau), terme pan-berbère, dénomme une plante sauvage omniprésente dans toute l'Afrique du Nord, qui a donné son nom à de nombreuses localités et lieux-dits dans tout l'espace berbère, *depuis l'Antiquité* ; et la séquence consonantique

---

<sup>4</sup> On trouvera une solide mise au point récente sur les problèmes et limites des reconstructions linguistiques sur des périodes de temps très longues sous la plume du linguiste indo-européaniste Jacques Jucquois (2009).

*BD* peut immédiatement être rattachée à la racine lexicale pan-berbère *BD(D)*, « être debout, se dresser » dont le signifié paraît tout à fait compatible avec celui du végétal qui se dresse, comme la massette ou le roseau. La probabilité d'une origine berbère est presque aussi forte pour *aliw* (cf. Chaker, *EB XXXV*, 2013, notice « Olivier... »)... Quant aux hydronymes sur base *GR*, *YR*, *SR*..., leur lien avec des racines berbères, voire afro-asiatiques, n'est pas moins probable (cf. Chaker, *EB XXXIV*, 2012, notice N58b).

En définitive, en dehors de cas comme berb. *asnus* / lat. *asinus* qui peuvent effectivement provenir d'une troisième langue asiatique<sup>5</sup>, l'hypothèse de l'emprunt au berbère par les langues pré-indoeuropéennes puis indoeuropéennes (latin, grec, sarde...) du Nord de la Méditerranée, si elle est difficile à établir, n'est pas du tout irréaliste et apparaît même comme la plus vraisemblable.

Dans le cas du berbère, le recours à un « substrat méditerranéen » revient en fait à tenter d'expliquer l'obscur par l'inconnu et à sous-estimer l'importance des phénomènes de diffusion lexicale. Rien n'interdit d'envisager que ces termes, berbères (ou proto-berbères), se soient largement diffusés sur les pourtours de la Méditerranée occidentale, avant l'arrivée de Indo-européens : l'Afrique du Nord est en relation d'échange avec tout l'arc nord-méditerranéen (Péninsule ibérique, Sicile, Italie, mer Égée...) dès les temps épipaléolithiques et tout au long du Néolithique et de la protohistoire.

*Le vocabulaire fondamental de l'agriculture, de l'élevage et des techniques connexes, permet-il de déceler une origine extérieure ?*

On a pu montrer (Chaker 1995/a, 1996 et *EB XXXIV*, 2012, notice N49) que l'essentiel du vocabulaire des animaux domestique et des céréales est à la fois *proprement berbère* et *pan-berbère*, ce qui est un indice de son ancienneté et de sa genèse locale. Cela va aussi plutôt dans le sens d'une néolithisation endogène. Le vocabulaire des paramètres centraux de la néolithisation (l'élevage et la céréaliculture) est spécifiquement berbère et ne permet pas de détecter une expansion venue d'ailleurs, fondée sur la « révolution néolithique », qui aurait permis à des populations proche-orientales ou est-africaines d'imposer, brutalement ou progressivement, leur langue.

On peut même, dans quelques cas favorables (mil/sorgho, jujubier/figue/raisin...), mettre en évidence une sémanto-genèse indigène, à partir de signifiés nécessairement *pré-néolithiques*. L'étude lexico-sémantique de certaines racines berbères fondamentales dans le domaine de l'agriculture (Chaker 1997/b et *EB XVIII*, F23 ; *XXVI*, J19 ; *XXXII*, M116b ; *XXXIV*, N49) permet de montrer que le signifié agricole actuel s'est probablement formé de manière interne au berbère,

---

<sup>5</sup> Au moins l'une des variétés de l'âne nord-africain est d'origine asiatique (Cf. Camps 1988).

à partir de significations plus anciennes, antérieures à l'agriculture, car ces racines ont d'abord désigné des réalités non agricoles, voire même non végétales.

*Le système grammatical et le matériel morphologique du berbère va-t-il dans le sens d'une arrivée extérieure ?*

L'extraordinaire unité du système grammatical du berbère, sur une aire géographique immense, fragilise la thèse d'une origine extérieure récente (néolithique) de la langue, qui supposerait une *diffusion, nécessairement lente et aléatoire dans ses résultats*, sur un (des) substrat(s) pré-berbère(s).

En effet, le système grammatical et le matériel morphologique du berbère présentent dans l'ensemble afro-asiatique une cohérence, une simplicité et une transparence, qui permettent souvent de relier le berbère actuel aux formes les plus anciennement attestées ou reconstruites de l'afro-asiatique (notamment à l'akkadien pour le système verbal). On renverra ici aux travaux sur les traits afro-asiatiques du berbère (Zaborski 1984 ; Chaker, *EB VI*, 1989, notice A247 ; Chaker 1995b, chap. 16), qui confirment non seulement que le berbère est bien une langue afro-asiatique, mais plus encore qu'il en présente souvent des caractéristiques archaïsantes et très « pures » ; par de nombreux aspects centraux (le système verbal, la dérivation verbo-nominale, le système pronominal notamment), *le berbère est bien au centre et non dans une périphérie évoluée et recomposée de l'afro-asiatique*. Une telle configuration suppose une grande stabilité, linguistique et sociolinguistique, peu compatible avec la thèse d'une arrivée extérieure et/ou d'une diffusion progressive sur un substrat pré-/non-afro-asiatique.

Au sein du berbère, les divergences systémiques lourdes, *i.e.* non-explicables par des évolutions régionales récentes à partir d'un système commun, sont extrêmement rares et concernent, pour la plupart, le touareg qui, contrairement à l'opinion répandue, pourrait bien être une branche périphérique du berbère, fortement influencée par des substrats/adstrats négro-africains<sup>6</sup>. On notera, par exemple, que le système vocalique du touareg, si particulier au sein de l'ensemble berbère, se superpose quasiment parfaitement à celui du haoussa (cf. Newman 2000, p. 398). Alors qu'il est impossible de repérer une divergence systémique ancienne entre le kabyle (Algérie centrale) et le tachelhit (Sud-ouest du Maroc).

Le système grammatical du berbère montre une identité afro-asiatique très marquée – *et un lien particulièrement étroit avec le sémitique*<sup>7</sup> – et ne manifeste,

---

<sup>6</sup> Le cas du zenaga de Mauritanie est encore plus évident sur ce plan des probables influences négro-africaines.

<sup>7</sup> On rappellera que, dès 1952, O. Rössler avait affirmé le « caractère sémitique du berbère » (même s'il semble avoir ultérieurement abandonné cette position). En tout cas les convergences structurales, notamment grammaticales, sont extrêmement fortes entre les deux branches.

dans son ensemble, aucune trace de recomposition, créolisation ou de mélanges de systèmes qui appartiendraient à des phylums distincts. Là encore, comme pour le niveau lexical, il ne paraît pas possible de mettre en évidence, sur la base d'arguments concrets, un quelconque « brassage de systèmes ». On est bien dans l'unité, la cohérence et la continuité linguistique.

### **3. Une unité et stabilité linguistiques étonnantes : hypothèses explicatives**

Cette stabilité remarquable, sur un territoire immense du système linguistique berbère dans toutes ses composantes essentielles, est surprenante, voire déroutante. Parmi les langues et familles de langues, elle apparaît assez exceptionnelle, surtout quand on la compare avec les domaines voisins du pourtour méditerranéen.

#### **Une langue à évolution lente?**

Stabilité également très marquée à travers le temps, si l'on considère les éléments, rares mais nets, que nous apportent les sources anciennes médiévales ou antiques (libyques). Les formes médiévales les plus anciennes de berbère accessibles – ce ne sont souvent que des bribes (El-Bekri, documents almohades, ibadites...) – sont quasiment du « berbère contemporain », bien qu'elles soient âgées pour certaines de près d'un millénaire. Elles comportent certes des obscurités lexico-sémantiques, bien naturelles, mais leur grammaire est déjà celle du berbère. L'étude des matériaux libyques, notamment de la composante onomastique (Chaker 1985 et *EB XXXV*, notice O17), conduit aussi à conclure qu'une partie de la grammaire du verbe et du nom, du berbère moderne est déjà en place à époque antique. Tout, certes, n'est pas transparent dans le matériel linguistique libyque – loin s'en faut ! –, mais les éléments interprétables sont tous clairement déjà « berbères », plus exactement ils sont conformes aux structures élémentaires de la langue berbère et s'interprètent, parfois très aisément, à partir des données lexico-sémantiques berbères : on renverra à des exemples limpides comme : *YRN* (*yərna* = « il a vaincu ») / *YRNTN* (*yərna-tən* = « il les a vaincus ») / *TRNTN* (*Tərna-tən* = « elle les a vaincus ») ; *YDR* (*Yidir* = (qu')il vive)... qui n'autorisent aucune discussion quant à leur « berbérité », *et pourtant ils ont plus de 2.000 ans !*

On insistera lourdement sur ce point : même si les données dont nous disposons sont très lacunaires, c'est un fait non-contestable que *des éléments de paradigmes grammaticaux fondamentaux* (indices de personnes, affixes personnels, marques nominales, prépositions...), *des racines lexicales* sont déjà attestés dès l'antiquité quasiment *sous leur forme berbère actuelle*. A ce constat initial, on rajoutera que ces éléments sont souvent présents dans des matériaux

onomastiques ; or ce type de matériel est volontiers conservateur. Autrement dit, des anthroponymes ou des toponymes antiques, voire protohistoriques, parfaitement « berbères », comme *YRN / YRN-TN / YR-TN / YDR* ou *Thala...* illustrent nécessairement une grammaire déjà en place depuis longtemps. Ce qui assoit d'autant plus la thèse d'une grande stabilité de la langue à travers le temps.

Il n'est bien sûr pas question de prétendre que le berbère n'a pas connu d'évolution depuis 2 000 ans – certains changements sont très précisément détectables à travers la comparaison interdialectale ou les sources médiévales –, ni de réhabiliter les conceptions essentialistes du XIX<sup>e</sup> sur « l'esprit des langues », ou les thèses sur « l'immutabilité des langues sémitiques » théorisées par Renan (1858, notamment p. 424-5), mais les constats précédents obligent à admettre que le berbère a connu au cours de son histoire une évolution particulièrement lente.

Non seulement les structures élémentaires de la langue et l'essentiel de son stock lexical sont communs à l'ensemble de l'aire berbère contemporaine, mais la langue semble aussi avoir assez peu évolué depuis deux, voire trois millénaires. Plusieurs auteurs ont récemment essayé d'apporter des éléments d'explication de cette situation singulière.

Blench (2001) a proposé d'y voir l'impact d'un pastoralisme nomade préhistorique généralisé qui, par la régularité des échanges aurait contribué à l'homogénéité de la langue. L'idée est séduisante et semble bien être confirmée par les données de l'archéologie préhistorique qui indiquent que le néolithique nord-africain est d'abord lié à la domestication animale et à l'élevage pastoral, plus qu'à l'agriculture (cf. les notices « Néolithisation » de l'*EB XXXIV*, 2012, notamment : N40 et N45). Elle pourrait aussi trouver un écho dans les données lexico-sémantiques berbères : on a montré qu'à partir du lexique actuel, il n'est pas possible de dégager une dénomination berbère commune de la « maison » (habitation des humains en dur ; cf. Chaker, *EB XXX*, 2010, notice M17c). De même, le vocabulaire de l'outre présente une grande unité, qui traverse milieux nomades et sédentaires, ce qui pourrait aussi être la trace d'un pastoralisme nomade ancien quasi généralisé (cf. Chaker, *EB XXXV*, 2013, notice « Outre »).

Par ailleurs, l'histoire politique et ethnique de l'Afrique du Nord, à toutes époques, fournit des indices très nombreux d'une grande mobilité des populations, sur des distances considérables : les tribus se déplacent au cours des temps sur des centaines, voire des milliers, de kilomètres, nouent des alliances à grande distance ; les chefs de révoltes et de guerres, de l'antiquité ou de la période médiévale, lèvent des troupes, trouvent refuge dans des régions/auprès de populations éloignées... Même dans des régions telliennes de tradition sédentaire actuellement très affirmée comme la Kabylie, on constate que :

a) Sur une profondeur de quelques siècles, la tradition orale fait presque toujours venir les familles et les groupes plus larges d'un « ailleurs », parfois éloigné et souvent assez précisément documenté.

b) L'architecture traditionnelle est extrêmement légère et éphémère et ne donne jamais naissance à des constructions imposantes et/ou durables, sauf bien entendu cas d'influence citadine notoire.

c) Le mobilier traditionnel est lui aussi, pour l'essentiel, léger voire sommaire et ne se différencie guère de celui que l'on pouvait rencontrer chez les groupes nomades ou semi-nomades. Les imposants coffres anciens sont la seule exception notable à cette règle pour la Kabylie, mais ces meubles devaient être assez rares et certainement réservés à quelques familles de notables aisés.

Tout milite donc en faveur d'une tradition pastorale nomade et semi-nomade dominante, et, en tout état de cause, *une grande mobilité des groupes humains*, jusqu'à une époque tardive (fin des temps médiévaux/temps modernes).

Louali & Philippon (2004) ont avancé une autre hypothèse explicative : la forte unité du berbère ne serait pas ancienne (préhistorique) mais *protohistorique* et serait la conséquence d'un processus secondaire d'homogénéisation linguistique, qu'ils proposent d'identifier comme un « proto-berbère 2 », et qu'ils attribuent à une influence de/réaction à la présence punique et à l'action des royaumes libyques protohistoriques et antiques. La thèse est moins convaincante : la nature des formations politiques antiques est bien connue (Camps 1961) et paraît incompatible avec une action profonde d'unification linguistique et culturelle. Comme le rappellent aussi J.-P. Laporte & M. Ghaki (*EB XXXIV*, 2012, notice « Numidie »), les formations politiques protohistoriques et antiques libyques « ne revêtaient pas la forme de monarchies absolues, mais devaient s'appuyer d'une part sur des villes relativement autonomes, et d'autre part sur des allégeances tribales parfois fragiles ». Les Etats libyques protohistoriques et antiques tiennent tous leur pouvoir de leurs assises tribales et n'ont jamais disposé d'un appareil d'état, d'un contrôle du territoire, d'institutions culturelles qui auraient pu permettre une unification autour d'un « centre », numide ou autre. Même au moment du rayonnement maximal de la dynastie numide (sous le règne Massinissa), le monde libyque restait une société fragmentée, tribale, diverse et, surtout, sans institutions culturelles communes unifiées, religieuses ou de quelque autre nature.

On retiendra plutôt la thèse d'une *homogénéité linguistique préhistorique* (sans doute épipaléolithique) *du territoire, confortée par une économie pastorale généralisée* – comme le suggère Blench et le confirment les préhistoriens du néolithique –, *perdurant jusqu'aux temps modernes*. Mais d'autres paramètres peuvent avoir joué un rôle important dans cette stabilité linguistique à travers

l'espace et le temps. On prendra en considération notamment deux autres traits qui pourraient avoir été déterminants :

– La faiblesse de la démographie qui, conjuguée avec une grande mobilité des groupes humains, permet de comprendre à la fois l'unité marquée de la langue et en même temps les enchevêtrements d'isoglosses, même sur des points importants de la structure linguistique<sup>8</sup>.

– Une vitesse d'évolution exceptionnellement lente de la langue berbère. Ce trait, qui mérite évidemment des recherches et approfondissements ultérieurs, pourrait avoir été déterminé à la fois par les caractéristiques sociolinguistiques évoquées ci-dessus (homogénéité linguistique du territoire, échanges permanents/mobilité des populations) et des traits de structure de la langue : existence d'un marquage morphologique lourd du verbe et du nom, existence d'un système de dérivation verbo-nominale à la fois transparent et relativement simple, stock de morphèmes grammaticaux simples et très polyvalents...

### Eléments de conclusion

De l'examen critique des données préhistoriques et des paramètres (socio)linguistiques, on tire, si ce n'est une démonstration, du moins le sentiment fort qu'il n'existe aucun argument décisif en faveur d'une origine extérieure *globale* – proche-orientale ou est-africaine – des Berbères et/ou de leur langue. Au contraire, tous les indices vont dans le sens d'une très grande stabilité et d'une continuité du peuplement et de la langue dans leur aire d'extension actuelle, dont les limites ont peu changé depuis des millénaires. Le seul mouvement de population bien établi est l'extension progressive vers le sud (Sahara et Sahel), amorcée à partir du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. Donnée qui conforte incidemment notre hypothèse selon laquelle le touareg est par certains aspects une forme « périphérique » évoluée du berbère, ayant subi l'influence de substrats/adstrats négro-africains.

Si l'on considère objectivement les données et équilibres globaux, force est de constater qu'au sein de l'ensemble afro-asiatique, le seul espace de continuité et de stabilité linguistique, sur la très longue durée et d'une certaine ampleur géographique, est bien le monde berbère. C'est là un fait concret, peu discutable, qui est de nature à amener à reconsidérer la question du berceau primitif de cette famille de langues et de sa dispersion.

Par ailleurs, la proximité très marquée du berbère avec la branche sémitique, dont elle n'est géographiquement séparée que par l'étroite bande de la vallée du Nil occupée par l'égyptien, autorise à poser l'existence, au sein

---

<sup>8</sup> On pense, entre autres, à la distribution du préverbe de passé révolu *tuy*, à celle du paradigme d'indices de personnes suffixés des verbes d'état, qui sont très enchevêtrées.

de l'afro-asiatique, d'un sous-ensemble berbéro-sémitique « méditerranéen », qui a pu irradier vers le sud (Afrique centrale et orientale) et l'Ouest (Moyen-Orient).

Quoi qu'il en soit, les Berbères et leur langue ont des racines fort anciennes en Afrique du Nord et il n'existe pas de donnée certaine qui autoriserait à les considérer comme « venant d'ailleurs », ni eux, ni leur langue, du moins à l'échelle des temps néolithiques. Bien entendu, si l'on remonte à la mise en place du peuplement «Ibéromaurisien» (*i.e.* vers – 20.000 BP), tout reste possible !

## **Bibliographie**

- EB* = *Encyclopédie berbère*, Louvain/Paris, Editions Peeters : 34 fascicules parus (1984-2012) ; 3 sous presse ; G. Camps puis S. Chaker, Dir.
- Basset André, 1952 (1969) – *La langue berbère*, Londres.
- Bates Oric, 1914 – *The Eastern Libyans*, Londres [réédition 1970]
- Behrens Peter, 1984 – “Wanderungsbewegungen und Sprache der früheren saharanischen Viehzüchter”, *Sprache und Geschichte in Afrika*, 6, 1984-85.
- Blench Roger, 2001 – “Types of language spread and their archeological correlates: the example Berbers”, *Origini. Preistoria e Protoistoria delle Civiltà Antiche*, XXIII, p. 169-189.
- Bynon James, 1985 – “Berber and Chadic : the lexical evidence”, *Current progress in Afro-Asiatic Linguistics, third international hamito-semitic congress*.
- Camps Gabriel, 1961 – *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger, Imprimerie officielle.
- Camps Gabriel, 1974 – *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin.
- Camps Gabriel, 1980 – *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Toulouse, Edit. des Hespérides. Réédition sous le titre : *Berbères. Mémoire et identité*, Paris, Editions Errances, 1987 et Arles, Actes Sud (Babel), 2007.
- Camps Gabriel, 1981 – « L'origine des Berbères », *Islam, société et communauté. Anthropologie du Maghreb*, Paris, Editions du CNRS (« Les Cahiers du CRESM », 12), p. 9-33.
- Camps Gabriel, 1982 – *Introduction à la préhistoire. A la recherche du paradis perdu*, Paris, Librairie académique Perrin.
- Chaker Salem, 1984 – *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris, Cnrs.
- Chaker Salem, 1985 – « Onomastique berbère ancienne (Antiquité/Moyen âge) : rupture et continuité », *Bcth (2° Congrès d'Histoire et d'Archéologie de l'Afrique du Nord)*, n.s., 19, 1983, p. 483-497.
- Chaker Salem, 1989 – « Apparemment (de la langue berbère) », *Encyclopédie berbère*, VI, p. 812-820.

- Chaker Salem, 1995/a – « Linguistique et préhistoire : autour de quelques noms d'animaux domestiques en berbère », *L'homme méditerranéen*. Mélanges offerts à Gabriel Camps, Publications de l'Université de Provence, Aix, p. 259-264.
- Chaker Salem, 1995/b – *Linguistique berbère. Etudes de syntaxe et de diachronie*, Paris/Louvain, Peeters, 275 p. Notamment chap. 15 : « Comparatisme et reconstruction. Domaine chamito-sémitique » et chap. 16 : « La parenté chamito-sémitique du berbère : un faisceau d'indices convergents ».
- Chaker Salem, 1997/a – « Quelques faits de grammaticalisation dans le système verbal berbère », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, n.s., V, 1997 (« Grammaticalisation et reconstruction »), p. 103-121.
- Chaker Salem, 2005 – « Les paradigmes personnels du berbère », *Systèmes de marques personnelles en Afrique* (édité. par. D. Ibrizimow et G. Segerer), Louvain/Paris, Peeters (« Afrique et Langage », 8), 2004, p. 43-54.
- Cohen David, 1968 – « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, Paris, NRF-Gallimard (« La Pléiade »).
- Cohen David, 1983 – « Qu'est-ce qu'une langue sémitique », *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-1979 (3).
- Cohen Marcel, 1947 – *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique chamito-sémitique*, Paris, Champion.
- Cohen Marcel, 1955 – *Cinquante années de recherches linguistiques...*, Paris, Imprimerie nationale.
- Diakonoff Igor M., 1965/1988 – *Semito-hamitic languages*, Moscou. Réédition révisée : 1988, *Afrasian languages*, Moscou, Nauka.
- Durand Olivier, 1993 – « Qu'est-ce qu'une langue berbère ? Hypothèses diachroniques », *RENDICONTI (Atti della Accademia Nazionale dei Lincei)* : IX/IV (1).
- Ehret Chr., 1995a – «Reconstructing Proto-Afroasiatic (Proto-Afrasian) : Vowels, Tones, Consonants and Vocabulary», *Linguistics*, 126 (University of California Publications).
- Ehret Chr., 1995b – «Who were the rock painters ? Linguistic evidence for the Holocene populations of the Sahara, News 95», *Proceedings of the International Rock Art Congress* (30 august, 6 september 1995, Pinerolo), p. 96-97.
- Galand Lionel, 1983 – « Berbère et traits sémitiques communs », *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79 (3).
- Galand Lionel, 1998 – « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne*, 3<sup>e</sup> partie : *Les langues chamito-sémitiques*, Paris, CNRS.
- Galand Lionel, 2002 – *Etudes de linguistique berbère*, Paris/Louvain, Peeters (Publications de la Société de Linguistique de Paris).
- Galand Lionel, 2010 – *Regards sur le berbère*, Milano, Centro di Studi Camito-Semitici.
- Galand-Pernet Paulette, 2006 – « Cheval-image et cheval-mot. Problèmes d'étymologie. Problèmes d'intercompréhension entre préhistoire et linguistique », *Hic sunt leones. Mélanges sahariens en l'honneur d'Alfred Muzzolini. Cahiers de l'AARS*, 10, p. 59-78.
- Garbini Giovanni, 1965/a – « Configurazione dell'unità linguistica semitica », *Le Protolingue (Atti del IV° Convegno Internazionale di Linguisti)*.

- Garbini Giovanni, 1965/b – « La Semitistica : definizione e prospettive di una disciplina », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, n.s., 15.
- Greenberg Joseph, 1955 – *Studies in African Linguistic Classification*, New Haven.
- Greenberg Joseph, 1966 (1963), *Languages of Africa*, The Hague, Mouton.
- Gsell Stéphane, 1918-1928 – *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, [t. V, 1925].
- Hachi Slimane, 1999 – « *L'Homme de Méchta-Afalou, Cro-Magnon de l'Afrique du Nord durant les 20 derniers millénaires : évolution culturelle et devenir* ». HDR, Université Paul Valéry, Montpellier III, 4 volumes.
- Hachi Slimane *et alii*, 2002 – « Figurines du Paléolithique supérieur en matière minérale plastique cuite d'Afalou Bou Rhummel (Babors, Algérie) ». Premières analyses par spectroscopie Infrarouge. *L'Anthropologie*, 106, p. 57-97.
- Hachi Slimane, 2003 (a) – *Les cultures de l'Homme de Mechta-Afalou. Le gisement d'Afalou Bou Rhummel (massif des Babors, Algérie). Les niveaux supérieurs 13 000-11 000 BP.*, CNRPAH, Alger.
- Hachi Slimane, 2003 (b) – *Aux origines des Arts premiers en Algérie. Les figurines et les objets modelés en terre cuite de l'Abri-sous-roche préhistorique d'Afalou, Babors, Algérie, 18 000-11 000 BP.* CNRPAH, Alger.
- Hachid Malika, 2000 – *Les premiers Berbères, Aix-en-Provence/Alger, Edisud/Ina-yas.*
- Herodote, *Texte relatifs à l'Afrique du nord, I. Hérodote*, traduits et commentés par Stéphane Gsell, Paris/Alger, 1916.
- Ibn Khaldun, 1925 – *Histoire des Berbères*, Paris (rééd.).
- Jucquois Jacques, 2009 – « La linguistique génétique revisitée : la controverse du proto-mondial », *La Linguistique*, 45/1, p. 133-150.
- Louali Naïma & Philippon Gérard, 2004 – “Berber Expansion into and within north-west Africa: a linguistic contribution”, *Africa und Übersee*, 87, p. 105-130.
- Militarev Alexandr & Shnirelman V. A., 1988 – “The Problem of Location of Early Afrasiatics...”, *12th International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences*, Zagreb 1988, Moscou, Nauka.
- Mukarovsky Hans G., 1964 – “Baskisch und Berberisch”, *Wiener Zeitschrift für die Kunde der Morgenländer*, 59/60.
- Mukarovsky Hans G., 1966 – « Les rapports du basque et du berbère », *GLECS*, X.
- Mukarovsky Hans G., 1966-67 – « Les langues apparentées au chamito-sémitique », *GLECS*, XI.
- Mukarovsky Hans G., 1966-67 – « L'Euro-euskarien et les langues ouest-africaines », *GLECS*, XI.
- Mukarovsky Hans G., 1981 – “Hamito-semitisch, Afro-asiatisch, Erythräisch : zum Wandel von Begriffen und Verständnis”, *Zeitschrift für Phonetik...*, 34/5.
- Naït-Zerrad Kamal, 1998/2002 – *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées)*, I, II, III, Paris/Louvain, Editions Peeters.
- Newman Paul, 2000 – *The Hausa Language : An Encyclopedic Reference Grammar*, New Haven, Yale University Press.
- Penchoen Thomas G., 1968 – « La glottochronologie », *Le langage*, Paris, NRF-Gallimard (La Pléiade).

- Prasse Karl-G., 1972-74 – *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1972 : I-III, *Phonétique-Ecriture-Pronom* ; 1974 : IV-V, *Nom* ; 1973 : VI-VII, *Verbe* ; 2009 : VIII-IX, *Syntaxe* (Schwülper, Cargo Verlag).
- Renan Ernest, 1858 – *Histoire et système comparé des langues sémitiques*, Paris, Imprimerie Impériale, 2<sup>e</sup> édition.
- Rössler Otto, 1952 – “Der semitische Charakter der libyschen Sprache”, *Zeitschrift für Assyriologie...*, n.F., 16.
- Rössler Otto, 1964 – “Libysch-Hamitisch-Semitisch”, *Oriens*, 17.
- Rössler Otto, 1979 – “Berberisch-Tschadisch Kernvokabular”, *Africana Marburgensia*, 12/1-2.
- Roubet Colette, Hachi Slimane, Kherbouche Farid, 2011 – « Vivre ensemble depuis 20 000 ans au moins en Afrique du Nord: expression d’une communication », *Parcours berbères : Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, A. Mettouchi (ed), Köln, Rüdiger Köppe Verlag (Berber Studies : 33).
- Ruhlen Merritt, 1997 – *L’origine des langues. Sur les traces de la langue mère*, Paris, Belin.
- Schuchardt Hugo, 1913 – *Baskisch und Hamitisch*, Paris, 1913.
- Simon-Nahum Perrine, 2001 – « Renan et l’histoire des langues sémitiques », *Histoire – Epistémologie - Langage*, 23/2, p. 59-75.
- Vycichl Werner, 1981 – « Problèmes de linguistique chamitiques : morphologie et vocabulaire », *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79 (3).
- Vycichl Werner, 1983 – « Contacts chamito-sémitique : un seul groupe ou deux groupes distincts ? », *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79 (3).
- Vycichl Werner, 1984 – « Linguistica comparativa camito-semitica », *Atti della terza giornata di studi camito-semitici e indoeuropei* (= *Studi Semitici*, n. s. 1), Rome.
- Vycichl Werner, 1987 – « The Origin of the Hamito-Semitic Languages », *Proceedings of 4<sup>th</sup> International Hamito-Semitic Congress (Hamburg, 1983)*, H. Junraithmayr & W. Müller, eds.), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company (Current Issues in Linguistic Theory : 44), p. 109-121.
- Zaborski Andrzej, 1984 – “The Stages of Hamito-semitic”, *Rocznik Orientalistyczny*, 43.
- Zaborski Andrzej, 1988 – “Zum hamitosemitischen Charakter des Berberischen”, *Progressive traditions in african and oriental studies*, Berlin, Akademie Verlag.